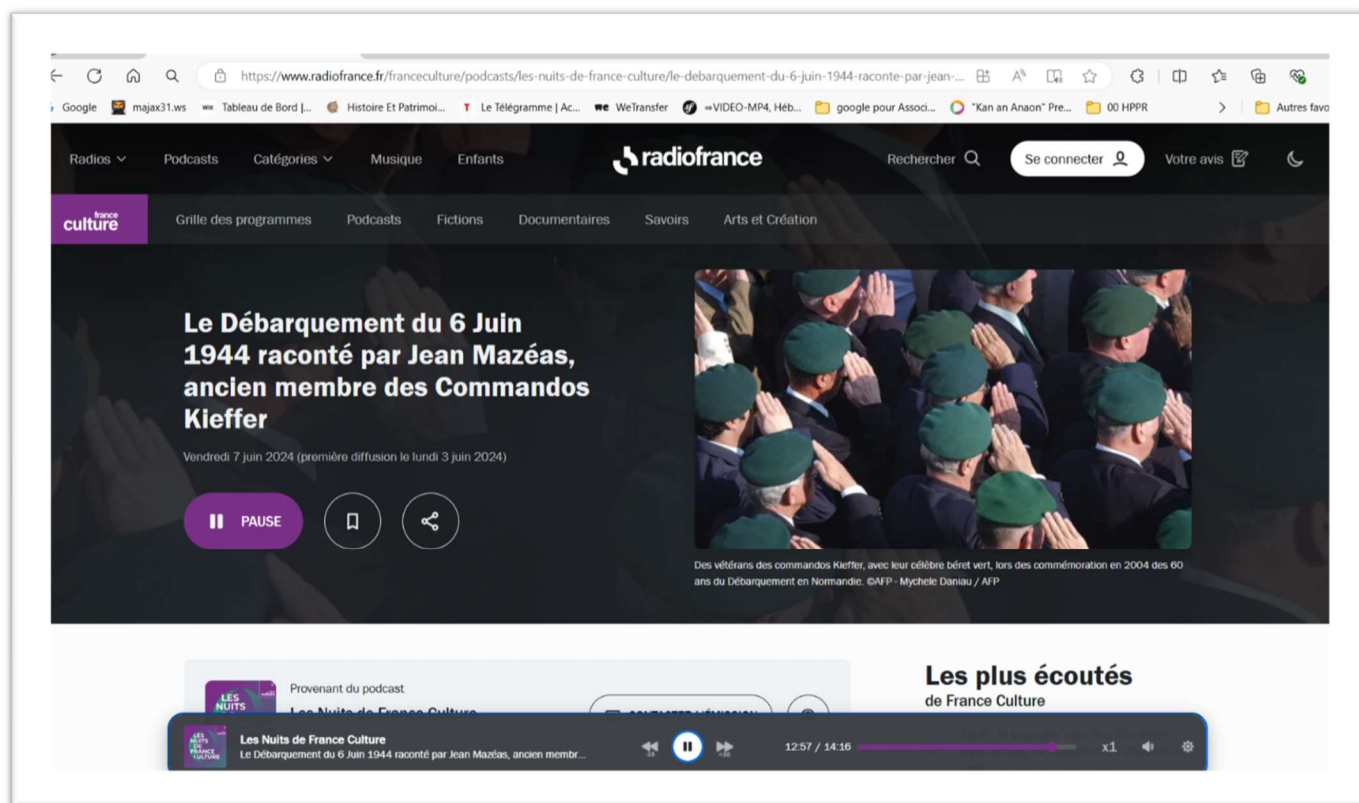


France Culture Jean-Louis MAZEAS Témoignage

Source : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/le-debarquement-du-6-juin-1944-raconte-par-jean-mazeas-ancien-membre-des-commandos-kieffer-3692794>

Les nuits de France Culture.



Né en 1912, mort en 1972, Jean Mazéas fit sa carrière professionnelle au PTT. Mais avant cela, il avait été de ceux qui avaient rejoint la France libre dès novembre 1940 et s'étaient battus jusqu'au bout de la guerre. En 1962, sur la RTF, Jean Mazéas évoquait comment il avait vécu avec ses camarades et ce qu'avait représenté pour eux tous le débarquement du 6 juin 1944 quand, au sein du premier bataillon de fusillés marins commando de Philippe Kieffer, ils avaient accompli leur mission dans laquelle ils n'avaient pas le droit d'échouer.

Le débarquement du 6 juin 1944, raconté par Jean Mazéas, un témoignage diffusé le 18 septembre 1962 sur les ondes de la RTF. Le 6 juin 1944, à 7h21 très exactement sur la plage de la Brèche à Riva Bella, les péniches de débarquement 523 et 526 venaient de jeter au combat le quatrième commando franco-britannique du premier bataillon de fusillés marins et parmi eux Jean Mazéas. 28 ans ont passé, 28 années, et c'est en septembre 1962 que nous avons retrouvé Jean Mazéas à Concarneau.

Je crois d'abord, Jean Mazéas, que vous aviez été absent 5 longues années et que si ce jour du 6 juin a été le plus long, ces années de guerre ont été aussi interminables avant que vous arriviez sur cette plage. Je dirais exactement ceci, que nous avons hâte, nous avons hâte que ce cauchemar se termine, ce cauchemar qui était la guerre, la séparation des familles, le malheur, la misère, et c'est pour ça que nous étions gonflés, nous étions gonflés parce que nous voulions que la paix rentre à nouveau en France et d'un autre côté nous

savions que nous ne pouvions pas manquer, nous n'avions pas le droit de manquer le débarquement en Normandie. Le colonel, le brigadier Lovat a dit que c'était une ruée des français vers l'ennemi mais voici la raison, ces français étaient tous partis de chez eux en 39-40 dans des destinations diverses de tous les coins du monde, du Cameroun, de l'AEF, de partout, nos obligations nous y appelaient avant la guerre mais nous avons décidé que notre pays était un pays libre, que la France devait rester la France et les combattants qui n'avaient pas combattu, parce que nous n'avions pas combattu au Cameroun comme les autres, en AEF nous voulions aussi faire notre part, nous voulions libérer nos familles et pour ça nous avons un devoir qui nous a été facile d'accomplir parce que comme a dit l'amiral **d'Argentlieu***, nous avons une mission sacrée à remplir et nous l'avons faite, je suis content de tous ceux qui étaient avec moi parce qu'aucun n'a flanché, nous avons perdu sur 174 bonhommes qui débarquaient le 6 juin, sur 13 officiers nous avons 2 tués, 11 blessés, sur l'ensemble de l'effectif nous avons 94 personnes hors de combat, le 1er jour, mais le 1er bataillon de fusillés marins commandos, commandé par le commandant Kieffer, se trouvait au plein à **Salnell**, à 13 kilomètres à l'intérieur, le 6 juin 1944, après avoir fait sa liaison au **Pompégas**, à 18h01, alors que les hordes nous avaient dit de faire cette liaison à 18h, et ce 1er bataillon, malgré ses pertes, a tenu la charnière du dispositif qui a permis de faire le mouvement tournant qui est parti de Caen, de Riva Bella, qui est parti de tous ces coins, qui a tourné, nous étions les seuls, l'autre côté du canal de l'Orme, nous étions les seuls à tenir la charnière qui a permis de faire le mouvement tournant qui venait jusqu'à Nantes, parce que si le 4 commando, commandé par le colonel Dawson, et la brigade Lovat avaient lâché, même un mois, deux mois, après le débarquement du 6 juin 1944, les Allemands nous auraient coupés et remis à la mer.

Cette mission avait été confiée au 4 commando. Elle l'a accomplie. Et le 4 commando a terminé par un combat sportif qui s'appelle le bois de l'épine, aux côtés de Pont l'Évêque.

Ça a été un petit peu sanglant, ça a été la bagarre de la nuit à coups de poignard. Avec les Allemands. C'était la fin.

Jean Mazéas, je ne voudrais pas prononcer devant vous un mot que vous repoussez, c'est celui de héros. Tout de même, tout à l'heure, lorsque je suis arrivé chez vous, la première chose que vous avez montrée, ce n'est pas une relique, c'est encore un mot que vous auriez sans doute détesté, c'est ce béret vert, ce béret vert qui a une histoire désormais impérissable et que je voudrais décrire à nos auditeurs. Ce béret vert qui n'est pas tout à fait vert car il y a quelques ombres rouges qui sont évidemment des ombres de sang.

Ce sang que vous avez malheureusement été obligé de faire couler parmi les vôtres parce que comment faire autrement au milieu d'un tel combat. Et j'ai devant moi ce béret avec cet écusson extraordinaire qui a maintenant sa place dans l'histoire de France, cet écusson qui comporte un bateau, une épée, une croix de Lorraine et sous lequel on lit, 1er bataillon de fusillés marins, commandos. Et derrière, surtout, un petit chiffre, 37, ce 37 qui est le vôtre, qui est associé à tous ces souvenirs.

Je voudrais que vous nous disiez maintenant un mot de vos amis, je pense que lorsqu'on a participé à une telle opération et qu'on a mené à terme une opération de cette envergure avec la foi, le patriotisme et le courage qui vous caractérisaient, on ne peut pas oublier tout cela parmi tous les rescapés, parmi tous ceux qui existent encore de ce 4e commando, quelles sont les figures qui vous sont les plus chères ? Quelle est l'amitié qui vous lie encore ? L'amitié, je n'ai pas d'amitié spéciale pour un de mes hommes. J'ai une amitié pour tous. Parce que tous, le bataillon était une unité, tous, je les aimais tous.

Tous. Parfois je les engueulais, mais je les aimais tous. **Et alors je trahirai un petit secret, s'il ne sera pas content, nous n'avions pas de punition chez nous, au commando.**

La punition, c'était le renvoi ou la suppression de sol. Un jour de salaire de coupé, deux jours de salaire de coupé, on leur coupait les vivres. Mais voilà, vis-à-vis de l'amirauté à Londres, du centre d'administration, nous n'avions pas le droit de le faire.

Et lorsque j'ai démobilisé le premier bataillon de fusillés marins et commandos, j'en ai touché un mot à mon ami Guy Fourche, le fils du docteur Fourche, compagnon de la Libération. Je lui ai dit, Guy, je ne peux pas faire comme ça. Je ne lui ai pas dit à qui faire, je lui ai dit maintenant.

Il doit m'écouter, tant pis. J'ai fait restituer, j'ai fait payer tout cet argent, mes bonhommes. Tout cet argent, c'était donc les plus mauvais, ceux qui étaient un peu plus **lissables**, les plus mauvais n'étaient pas mauvais, évidemment.

Eh bien, ils ont touché, quand ils sont revenus, ils ont touché des sommes de 10 livres, 30 livres, 40 livres supérieurs aux autres. Au moment de la démobilisation, ils ne comprenaient pas. Je n'ai pas pu leur dire, je leur dis maintenant.

Voici la raison. Toutes ces pertes de sol qu'on leur avait faites n'étaient pas justifiées. Je leur ai rendu.

Voilà. Vous me dites que vous ne pouvez pas faire de choix, néanmoins, avant d'en tirer. Je voudrais que vous me rappeliez l'histoire d'un homme dont vous m'avez parlé, qui est tout près d'ici, qui est douanier, je crois, à Concarneau, et que, dans votre famille, on appelle familièrement tonton.

Voulez-vous me rappeler son histoire ? Car je pense que sa modestie nous l'empêchera peut-être de nous la conter lui-même. Eh bien, écoutez, il s'agit de Léon Madec. Léon Madec, un brave homme, quartier-maître chauffeur à l'extérieur, il rejoint les forces françaises libres à **Hisbourne** en 1943.

Il était de mon pays, je ne le savais pas. Léon Madec part pour un raid sur Gravelines en 1943. Il avait de la chance parce que tous ces raids, c'était quelque chose, c'était une récompense pour nous, de pouvoir respirer un peu l'air français.

Madec est parti avec **Valeron**, Caron, **Porcelot**, Renaud, dans un Doris. Sur Gravelines, leur mission était de détecter un nouveau genre de mine. Ils ont détecté la mine à 2 heures du matin.

C'était exactement le 25 décembre 1943, une date facile à se rappeler, la nuit de Noël. Mais ce qui s'est passé, en voulant repartir avec leur Doris, le Doris s'est mis en travers à la lame et le bateau a été coulé. Valeron, chef de raid, a ramarré cette mine sur son dos, a voulu rejoindre la vedette qui se trouvait en mer, la MTB, qui se trouvait en mer à 3 km de **Mals**.

Il a coulé, parce qu'il faisait très froid, la distance était longue et qui connaît la côte devant Gravelines et les courants, sait que ce n'est pas très facile. Il a coulé à exactement 3 encadres du bord avec sa mine. Madec me disait ceci, s'il savait que je nageais mieux que lui, j'aurais fait le boulot.

Madec est donc reparti avec ses camarades, se sont égaillés dans la nature. Il est arrivé à Paris, écoutez-moi bien, à la gare de l'Est, il a traversé Paris pour aller à Chatillon-Sous-Bagneux avec son **battle-dress**, c'est-à-dire avec son uniforme de combat britannique, il avait enlevé son verre évidemment, et il a décousu ses poches. Il est arrivé chez sa sœur à Chatillon-Sous-Bagneux où il est resté pendant 15 jours, il n'y avait pas de carte de ravitaillement, il n'y a rien.

Il est reparti du côté de l'Aisne, j'ai fait le rapport, malheureusement, je n'ai plus les termes exacts, il est parti sur l'Aisne où il est resté un mois chez les Charbonniers et il s'est dit ça va bien, moi j'en ai marre, je vais chercher à regagner le bataillon. Il a franchi son chemin pour arriver jusqu'en Espagne, là impossible, totalement impossible, c'était en mars 44, on ne franchissait plus la côte, on ne franchissait plus la frontière, il n'y avait rien à faire. Madec a écrit qu'il était d'origine bretonne, a écrit une famille bretonne à ma femme, ma propre épouse, en disant je serai susceptible de vous donner des nouvelles de votre mari.

Elles ont **sans** nouvelles de moi depuis 5 ans, ma femme se dit eh bien mon Dieu, mon mari, je ne sais pas ce qu'il devient, mais enfin, je vous écouterai bien, parce qu'on ne savait pas. Et Madec est arrivé chez moi, il a

parlé, ma femme a su exactement à quoi il s'agissait, c'était assez grave, parce que chez nous, nous avions un mac qui le sent, 30 personnes, qui étaient cachées dans la ferme de mon beau-père, lui-même grand mutilé de guerre de 14-18, puisqu'il a les deux bras en moins et qu'il est officier de la Légion de l'Honneur. Madec est resté chez nous, et mes enfants l'appelaient tonton.

On a dit qu'il venait d'Allemagne, qu'il était un prisonnier libéré, qu'il a été instructeur d'armes de nos **Brenkensteins**, on faisait ça en Angleterre, et quand je suis arrivé en 1944, pour une permission de 5 jours, depuis 1939 j'étais content, j'ai trouvé chez moi Madec et mes enfants qu'ils appelaient tonton. Je l'ai ramené avec moi, il a fait **Val Keren**, **Fechang**, et toute la suite de **Schauen**, **Norsk**, **Neverland**, toute la suite des opérations. Et maintenant il est à côté de vous, il n'est pas loin, il est douanier à Concarneau.

Jean Mazéas, au cours de ce jour si long, est-ce qu'il est possible de vous souvenir d'un instant plus important que tous les autres ? Évidemment, il n'y en a qu'un, un seul, c'est le jour où nous avons mis les pieds à terre, sortant de l'eau, alors que les Allemands nous tiraient dessus de tous les côtés. C'est ça le moment le plus long, c'est ça le moment le plus pathétique, quand j'ai vu devant moi la troupe numéro 1, puisque la première section de la troupe numéro 1, j'ai vu un obus qui fauchait tous mes copains, une trentaine qui vouent Spinelli, Pépé, **Dumenoir** et d'autres, et que je me trouvais à peu près seul avec le reste de la compagnie. Je me dis qu'est-ce que je vais faire ? Mais ça a été vite fait, parce que j'ai passé devant Pépé, Dumenoir, notre vieux Pépé, quartier maître chauffeur, passé second maître, bien modeste, nous l'aimions beaucoup, et Pépé m'a dit ceci, je l'ai d'ailleurs écrit à sa femme depuis, lieutenant, mourir en France, sur la terre française, pour la France, je suis content.

Après, ça l'est tout seul pour moi aussi, j'étais content également, et c'est Pépé qui m'a regonflé, qui m'a permis d'endosser la situation que j'avais endossée, parce que dans la première troupe, ma première compagnie, je restais seul comme officier, et j'avais 30 ans mort de combat. Vous venez d'entendre Jean Mazéas raconter le débarquement du 6 juin 1944. Un témoignage diffusé le 18 septembre 1962 sur les ondes de la RTF.

* **Noms propres surlignés en jaune** : à vérifier du fait de la transcription...

Transcrit par [TurboScribe.ai](https://www.turboscribe.ai).

[Passez à Illimité](#) pour supprimer ce message.